

À quoi servent les compétences sociales ?

La peur d'affronter la vie

Le mouvement d'individualisation qui se développe dans nos sociétés fait perdre la capacité à partager le risque et à en assumer collectivement les conséquences. La responsabilité individuelle est sans cesse interrogée, mais peu se soucient de savoir qui est en capacité de l'exercer et comment on peut la développer. Jacques Fortin, auteur du programme « Mieux vivre ensemble dès l'école maternelle », analyse les enjeux, pour l'individu et la société, d'un renforcement des compétences psychosociales.

Si les Gaulois avaient peur que le ciel leur tombe sur la tête mais ne redoutaient pas d'affronter le sanglier à la lance, les hommes d'aujourd'hui n'hésitent pas à bouleverser la physiologie de leur corps pour battre des records de vitesse, à lancer des

hommes dans l'espace, à remanier le génome humain..., mais le moindre virus repéré dans un coin de la planète, la moindre trace de facteur éventuellement cancérigène, les premiers signes de vieillissement du corps, l'image d'agressions aux actualités à la télévision, deviennent source de peur, d'angoisse et de révolte. Alors que le développement des technologies semble assurer une maîtrise croissante du monde, l'homme ne s'est jamais senti aussi agressé dans la quotidienneté de sa vie, au point de développer des stratégies de repli sur soi, de cocooning protecteur et régressif, d'élever des barrières de toutes sortes contre chaque menace, ou d'afficher une agressivité réactionnelle, conquérante, vis-à-vis de l'autre a priori suspect et donc potentiellement dangereux parce que différent par sa manière d'être, de paraître et de penser.

Un risque insupportable

La recherche du risque zéro et son corollaire qu'est le principe de précaution traduit l'obsession d'éviter l'affrontement de situations éventuellement à problèmes comme si l'homme doutait de sa capacité à les surmonter et préférerait la certitude du familial, aussi imparfait soit-il, au pari de la découverte, de l'innovation, de la singularité, quitte à renoncer à un bénéfice qui demanderait l'effort de se dépasser, de renoncer au « prêt à penser » ambiant, d'affirmer des valeurs qui paraissent aujourd'hui désuètes que sont le courage, la générosité, la bienveillance, la fraternité, la paix...

Comme le soulignent Douglas et Wildavsky « En choisissant un mode de vie, nous choisissons également de courir certains risques. Chaque forme de vie sociale a son propre portefeuille de risques. Partager les

mêmes valeurs, c'est partager les mêmes craintes, et inversement les mêmes certitudes » (1). Nos sociétés post industrielles posant comme valeur fondamentale la réussite individuelle : réussite sociale (avec l'affichage de ses symboles de consommation : voiture, haute technologie, vêtements de marque...), réussite personnelle (satisfaction immédiate de tout désir, séduction d'une jeunesse prolongée à tout prix), conduisent à percevoir l'autre comme un concurrent, un obstacle potentiel à dominer sinon à éliminer. La réalisation de soi devant se faire malgré l'autre, ce dernier est perçu comme un danger.

S'il existe néanmoins des solidarités au sein des groupes sociaux, elles visent davantage à protéger la survie du groupe (qu'il s'agisse des corporatismes ou de lutte des gangs) face à un environnement menaçant, qu'à porter une aide individuelle. Ces conduites s'observent aussi bien dans les classes sociales favorisées qui défendent leurs intérêts que dans les milieux très défavorisés dans lesquels la survie individuelle prime. Les événements récents dans les banlieues montrent que ce sont les habitants de ces quartiers qui sont les victimes des violences de jeunes illustrant la primauté du désir personnel immédiat (se faire entendre, se faire reconnaître, se défouler...) sur la conscience collective.

Dans quelle mesure choisissons-nous nos modes de vie ?

Les conduites à risque que revendiquent les adolescents et que certains prolongent dans la vie d'adulte, peuvent apparaître comme le résultat d'un choix : le désir d'explorer les limites du possible, le pari d'être en capacité de vaincre les obstacles et les dommages potentiels. Appétit qu'on peut



aussi placer dans la continuité de l'élan vital attaché au développement de tout enfant avec son cortège de prise constante de risque : tomber, se couper, s'affronter à l'environnement, se mesurer physiquement et psychologiquement aux autres. Peut-il y avoir développement, recherche, progrès sans risque ?

Nous surestimons la rationalité de nos prises de décision qui devraient modérer nos prises de risque en fonction des dommages potentiels qui y sont attachés. Tout fumeur excessif, tout alcoolique, tout boulimique connaît les conséquences potentiellement néfastes de sa consommation, mais le propre de l'état de dépendance est de ne pouvoir y échapper. Nos comportements sont plus souvent dictés par nos émotions que par une raison nourrie de nos connaissances, que cela nous plaise ou pas. C'est particulièrement net en ce qui concerne les conduites à risque où peur et plaisir sont étroitement mêlés, à la fois comme facteurs déclencheurs du passage à l'acte et, pour une part, comme résultante de ces conduites. Le sentiment de peur est particulièrement intéressant à étudier par l'ambivalence des réactions qu'il suscite. Si globalement il est connoté négativement par l'anxiété ou l'angoisse qu'il génère, par la paralysie de toute action, il présente néanmoins un attrait certain qui explique la recherche de récits, d'images ou d'expériences provoquant la peur.

L'enfant adore les histoires horribles du Petit Chaperon Rouge ou du Petit Poucet ; les adultes aiment les thrillers, les histoires à suspense, les films d'épouvante. Mais dans les deux cas le plaisir généré par la peur parvient à dominer, dans la mesure où plus ou moins consciemment la personne perçoit qu'elle est dans le domaine de la fiction, que la réalité est matérialisée par la présence rassurante des bras maternels, par l'objet livre ou par l'écran placé à distance.

Par contre, quand la distinction entre fiction et réalité devient floue, quand la force des messages de peur interpelle directement et violemment les personnes, la peur provoque des réactions incontrôlées, de la paralysie de toute initiative pour la réduire à l'agressivité réactionnelle démesurée

et à la haine. Dans le champ de la santé, la peur est souvent utilisée pour susciter des comportements de prévention : ne pas boire ou fumer, ne pas avoir des conduites sexuelles à risque, conduire à vitesse modérée... Elle est à la base du principe de précaution ; elle inspire des modèles d'intervention telle que la théorie de la motivation à se protéger. Or, on constate que les messages qui provoquent un haut degré de peur chez certaines personnes, ne les conduisent pas à modifier leurs comportements dans le sens souhaité par ces théories, mais à développer immédiatement des stratégies pour réduire la charge émotionnelle trop intense : conduites d'évitement (refus de voir les messages, négation de leur contenu), de déni (« ça ne me concerne pas »), de défi (surconsommation).

Au poids émotionnel s'ajoute la pression de l'entourage, la pression sociale qui s'exerce d'autant plus fortement que la personne est en difficulté pour définir et assumer des choix. Au sein des groupes d'enfants, la référence parentale est naturellement la règle, ce qui donne un poids et donc une responsabilité aux parents pour guider des conduites en référence à des valeurs et des pratiques claires et stables. Chez les adolescents, l'ascendant de leaders au sein des groupes peut conduire certains à prendre des positions ou à commettre des actes que, seuls, ils n'auraient pas envisagés.

On pourrait parler de dépendance à l'opinion du groupe de pairs. L'appartenance à une secte est une forme particulière de soumission à l'avis d'une autorité qu'il ne faut pas voir comme un choix rationnel mais comme une incapacité à exercer un esprit critique, à élaborer et assumer une pensée personnelle, à diriger son existence en pleine autonomie.



Comment se construire pour vivre avec les autres

L'Organisation Mondiale de la Santé a défini en 1986 la santé comme « une ressource de la vie quotidienne... un concept positif mettant l'accent sur les ressources sociales et personnelles, et sur les capacités physiques... » (2). La santé individuelle, notamment la santé mentale, est étroitement dépendante des interactions avec l'environnement, et celles-ci interrogent particulièrement les capacités à gérer les rapports aux autres. « Quand les problèmes de santé sont liés à un comportement, et ce comportement lié à une incapacité à répondre efficacement au stress et aux pressions de la vie, l'amélioration des

JE NE SUIS PAS
D'ACCORD MAIS C'EST
VRAI
QUE...



TU ME DIRAS,
SI TU
PRÉFÈRES
ON POURRAIT
AUSSI...



- J'apprends à communiquer

compétences psychosociales pourrait être un élément influent dans la promotion de la santé et du bien-être, les comportements étant de plus en plus impliqués dans les problèmes de santé ».

La construction de ces compétences au travers d'un processus éducatif qui commence dès la naissance (3), s'appuie beaucoup sur l'imitation et les expériences. L'enfant reproduit ce qu'il voit et entend en fonction du degré de confiance qu'il accorde ; à partir de ses connaissances et de ses expériences, il acquiert également progressivement un esprit critique qui lui permet de tendre vers l'autonomie. L'acquisition de compétences psychosociales individuelles se fait donc en relation avec les autres et notamment avec des adultes modélisants, « pour le meilleur et pour le pire ». La capacité à élaborer un réseau de « personnes-ressources » susceptibles d'apporter une aide dans les moments difficiles, et la capacité de se sentir solidaire des tracas et difficultés vécues par les autres, représentent des compétences sociales essentielles pour prévenir le sentiment d'impuissance et d'inefficacité conduisant au découragement, à l'inaction et à la dépression, pour faciliter le sentiment d'appartenance à un groupe social et plus généralement l'intégration dans la société, pour dépasser la peur de l'inconnu, du différent, du racisme et de la xé-

nophobie, pour éviter le repli sur soi et le refus de prise de risque, pour, au contraire, bâtir un monde d'échanges et de partage.

Responsabilité individuelle, responsabilité collective.

Il ne s'agit pas ici de dénoncer des coupables mais de tracer des perspectives réalistes. On ne peut nier que l'accomplissement de la mission éducative parentale est essentiel au développement de l'enfant et en particulier à celui des compétences psychosociales. Il existe bien une responsabilité éducative que les parents doivent assumer. Dans le même temps la réalité des contextes sociaux et culturels, l'histoire personnelle des individus conduisent à penser que certains parents sont en grande difficulté pour exercer cette mission, que les modèles éducatifs dont ils ont l'expérience, qu'ils observent autour d'eux et qu'ils reproduisent, ne les conduisent pas à devenir aisément des parents structurants, susceptibles de préparer leurs enfants à surmonter les conditions difficiles de leur vie quotidienne et à se dépasser pour un projet de vie attractif. Le manque de compétences ne veut pas dire qu'il n'y ait pas désir de les acquérir, mais où ? Auprès de qui ? Là se place la responsabilité collective qui

dénonce et stigmatise facilement mais n'apporte que parcimonieusement des réponses concrètes, accessibles et adaptées à la diversité des situations. Comment permettre à ces familles d'augmenter leur confiance à devenir des parents qui donnent confiance à leurs enfants ; comment les rassurer de manière telle qu'ils deviennent capables de transmettre une stabilité sécurisante ; comment les rendre apaisant à partir d'une maîtrise progressive de leurs pulsions et leurs émotions ?

Plus que jamais le monde d'aujourd'hui a besoin de retrouver paix et solidarité pour qu'ensemble soient affrontés les défis du partage de ressources stagnantes pour une population en croissance, pour donner une place et un avenir à une population de plus en plus jeune dans des pays à faible croissance économique. La capacité à affronter la vie et ses difficultés de manière responsable, structurée, collective, solidaire, respectueuse de l'autre et de l'environnement constitue un objectif éducatif majeur qui nécessite la mobilisation et le soutien de tous. Plus que jamais il faut prendre le risque d'être à contre courant et discuter, négocier là où d'autres veulent imposer, au besoin par la violence ; prendre le temps d'écouter et comprendre une parole différente et non rejeter et stigmatiser ; accueillir et partager, non accaparer et limiter son horizon à son seul ego.

Jacques Fortin

Jacques Fortin est professeur en sciences de l'éducation à l'université de Lille 2, Droit et Santé. Il est l'auteur de plusieurs livres et notamment du programme « Mieux vivre ensemble dès l'école maternelle », Ed. Hachette-Education, 2001 (Diffusion NVA).

(1) M. Douglas, Wildavsky. Risk and Culture. An Essay on the Selection of Technological and Environmental Dangers. University of California Press. 1984.

(2) World Health Organisation (1986) Ottawa Charter for Health Promotion, An International Conference on Health Promotion, November 17-21, WHO Regional Office for Europe, Copenhagen.

(3) J. Fortin. Développement des compétences psychosociales chez l'enfant. In M. Roussey, O. Kremp Pédagogie sociale ou l'enfant dans son environnement. Paris : Doin édit, 2004.